



CHAPITRE III

THERESE ELLE - MEME

LES DEFAITES DE L'AMOUR CONJUGAL ET MATERNEL

Jusqu'ici l'environnement de Thérèse nous a été très précieux pour suivre son cheminement et la comprendre. D'abord la nature, parfois son seul compagnon, nous a dévoilé ses états d'âmes, ensuite un aperçu sur son entourage direct, le milieu dans lequel elle vivait, nous a permis de saisir les tensions qu'elle avait subies depuis sa jeunesse jusqu'à sa séparation avec Bernard, à Paris. Ce sont là des éléments qui sans doute nous aident à mieux saisir le personnage dans son vrai contexte. A présent il faut aller plus loin, analyser directement le comportement de Thérèse jusque dans ses coins les plus retranchés, voir comment elle réagit au plus profond d'elle-même à toutes les influences sur elle, notamment dans le drame conjugal et maternel.

Le cas de Thérèse, en son commencement, est somme toute, assez répandu : c'est l'histoire d'un mariage qui n'a pas réussi parce qu'il n'a pas répondu aux espérances et aux aspirations profondes d'un coeur

et d'une âme, aux exigences d'un corps aussi. Pendant ses années d'adolescence, Thérèse passait régulièrement ses vacances à Argelouse et elle a eu tout le loisir d'observer Bernard. Il n'était "point si laid"¹ était aussi plus fin que les autres. Il avait fait des études, vécu à Paris; voyagé; il était issu d'une famille bourgeoise, grand propriétaire; autant d'éléments qui l'ont mise "en adoration"² devant lui. Le jour même des noces, c'est le coup de théâtre: l'angoisse saisit la jeune femme; l'angoisse d'être pour son mari non celle qu'on aime, mais celle qu'on utilise, qui est faite pour donner du plaisir.

Les images qui viennent à l'esprit de Thérèse sont révélatrices :

"une auge" où un jeune porc renifle de bonheur,³
 "une noyée" dont le corps est rejeté sur une plage,⁴
 "une proie" que l'homme cherche, même dans son sommeil.⁵

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.33

²Ibid. , p.33

³Ibid. , p.46

⁴Ibid. , p.47

⁵Ibid. , p.59

- Entre les bras, sous les caresses de son mari, elle a été un objet, un cadavre, une victime.

"Enfermé dans son plaisir",¹ Bernard n'a à chaque fois, retrouvé sa femme, qu'au terme de ce plaisir ; étonné qu'elle montrât si peu le sien, incapable d'imaginer qu'elle put en être privé. La possession, loin de découvrir à Thérèse la volupté, l'enfance en sa solitude ; étrangère au délire de Bernard, elle voit avec stupeur le désir, le plaisir, le changer en un monstre, en un feu qui lui fait horreur. Triste expérience qui fait de leur mariage, dès lors, un échec.

C'est l'égoïsme de Bernard qui est en grande partie responsable de cet échec. Méthodique en amour comme en tout ce qu'il fait, Bernard aurait pu s'appliquer à éveiller en sa femme la sensualité. Encore aurait-il fallu qu'il la comprit froide, apeurée ou rebutée par ses gestes. Mais il ne cherche pas à comprendre. Il se montre, en ces premiers jours de mariage, tel qu'il a été et qu'il sera toujours :

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.46

Celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui ; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même.¹

Il y a un autre élément qui joue un rôle important c'est la dissimulation de Thérèse. A aucun moment elle ne manifeste sa déception, juste une remarque pour marquer son étonnement "Vous croyez vraiment que cela est sage?"² et une fois "rassurée par Bernard", elle se tait et le subit. Par un curieux instinct, elle emploie toutes ses forces pour cacher ses souffrances, mimant le désir et le plaisir pour ne pas donner l'éveil, trouvant sa seule joie à bien mentir.

Durant ce voyage aux lacs italiens, a-t-elle beaucoup souffert? Non, non ; elle jouait à ce jeu : ne pas se trahir. Un fiancé se dupe aisément ; mais un mari! N'importe qui sait préférer des paroles menteuses ; les mensonges du corps exigent une autre science. Mimer le désir, la joie, la fatigue bien heureuse, cela n'est pas donné à tous. Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un plaisir amer.³

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.123

²Ibid. , p.46

³Ibid. , p.45

Or ce mensonge l'éloigne davantage encore et, ajouté à l'égoïsme de Bernard, il rend insoluble leur incompréhension. De ce qu'elle a subi avec répugnance, Thérèse ne souhaitera plus qu'être délivrée, et verra avec soulagement Bernard renoncer bientôt à un "exercice (qu'il juge) dangereux pour son cœur... Dieu merci, il ne l'approchait plus"¹. La présence même de Bernard auprès d'elle dans le lit conjugal, l'encombrement de ce grand corps et sa chaleur, la gênent et l'empêchent de dormir :

...elle sentit contre elle ce grand corps brûlant ; elle le repoussa et pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur l'extrême bord de la couche ; mais après quelques minutes, il roula de nouveau vers elle... d'une main brutale... de nouveau elle l'écarta... Ah! l'écarter une fois pour toutes et à jamais! Le précipiter hors du lit, dans les ténèbres.²

Et pour donner tout son relief à ces quelques paroles, n'oublions pas que ce sont les réflexions de Thérèse au courant de son voyage de nocces...

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.76

²Ibid. , pp.59-60

Ce que Bernard attend encore de Thérèse, c'est un fils, qui perpétuera le nom et sera le "maître unique de pins sans nombre."¹ A peine a-t-il noté les premiers signes d'une grossesse, qu'il porte sur Thérèse un regard nouveau, plein d'admiration. Rappelons-nous ce long passage cité à propos de l'honneur de la famille, Thérèse n'étant plus qu'un "vase sacré", un "réceptacle de leur progéniture"² Comme elle est ignorée dans l'amour, Thérèse est niée dans la maternité : "Je perdais le sentiment de mon existence individuelle".³

"Il vaut mieux l'avoir tout de suite, dit Bernard, après, on n'aura plus à y penser".⁴ Voici Bernard déchargé d'un souci ; mais pour Thérèse commencent de nouveaux tourments. D'abord sa solitude s'accroît, puisque les autres ne voient plus en elle que cet enfant qui va naître. Puis, dès qu'elle le sent bouger en son corps, elle est saisie de peur

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.62

² Ibid. , p.104

³ Ibid. , p.104

⁴ Ibid. , p.62

devant les premières manifestations de cette vie inconnue, et à la pensée de tout ce qu'elle communique malgré elle à cet être encore informe, de ces passions qui le pénètrent et dont elle l'empoisonne, une sorte de prière monte de son cœur : elle voudrait que l'existence soit refusée à cet enfant.

La naissance de Marie, dans les souvenirs de Thérèse, est un événement tout à fait effacé ; délivrée de la gêne physique, et de la peur de mourir en couches comme sa mère, Thérèse n'éprouve aucun soulagement. Elle constate seulement que la vie lui devient alors, plus qu'avant, insupportable. Plus rien ni personne ne semble l'intéresser ; elle abandonne sa fille aux soins d'Anne et de la bonne. "Le bruit commençait de courir que le sentiment maternel ne l'étouffait pas".¹ Tout se passe pour elle, dans les mois qui suivent, comme si l'enfant n'existait pas. Parfois elle y pense, elle en parle ; mais c'est pour nier toute ressemblance entre Marie et elle :

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.108

Cette enfant n'a rien de moi, insistait-elle, voyez cette peau brune, ces yeux de jais. Regardez mes photos : j'étais une petite fille blafarde... Elle ne voulait pas que Marie lui ressemblât. Avec cette chair détachée de la sienne, elle désirait ne plus rien posséder en commun.¹

Thérèse ne connaît pas les bonheurs simples que connaissent les autres mères, la joie de bichonner son enfant, de se pencher au-dessus d'un berceau, de prendre un tout petit dans ses bras, de s'émerveiller plus tard des progrès de son langage, de rêver à son avenir...

Bien sûr, il ne faut pas lui (Thérèse) demander de surveiller son bain ou de changer ses couches : ce n'est pas dans ses cordes.²

La petite me (Anne) connaît bien mieux que sa mère. Dès qu'elle me voit, elle rit. L'autre jour, je l'avais dans mes bras ; elle s'est mise à hurler lorsque Thérèse a voulu la prendre...³

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.108

² Ibid. , p.108

³ Ibid. , p.109

Tandis qu'Anne répète, admirative les mots de l'enfant :

C'est tordant. Il suffit d'un coq ou d'une trompe d'auto, pour qu'elle lève son petit doigt et dise : T'entends la sisième? C'est un amour, c'est un chou.¹

Thérèse songe :

Cela m'amuserait quelques secondes, peut-être, de l'entendre, mais tout de suite, elle m'ennuierait.²

Pourquoi Thérèse est-elle si différente des autres femmes, pourquoi n'a-t-elle pas cet instinct maternel, inné en toutes les femmes? Une autre aurait été jalouse d'Anne, aucune mère n'aurait accepté de voir que son enfant préfère une autre personne. Cette infirmité, Thérèse en est plus ou moins consciente et elle trouve elle-même l'explication : elle n'est occupée que de soi, spectatrice passionnée de son seul drame. "Je serais impatiente de me retrouver

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.166

²Ibid. , p.165

seule avec moi-même"¹. Voilà ce qu'est devenue Thérèse, un "monstre" d'après Bernard, une personne apparemment sans âme, incapable d'amour pour sa propre fille, un monstre uniquement préoccupé de soi-même... Pourtant, si telle est bien l'impression qui sort de ce roman, il faut, pour être juste, signaler aussi quelques autres éléments, bien plus discrets certes, qui néanmoins sont plus humains.

Pendant quelques mois, pendant le temps de l'instruction, un accord se fait entre Thérèse et son mari, soudain rapprochés par la commune volonté d'éviter à tout prix un procès en Cour d'Assises. Cette entente si surprenante et si parfaite, n'est pas justifiée par une rencontre d'intérêts. Même si c'est la raison apparente qui nous vient spontanément à l'esprit, tout critique sérieux va plus loin. Ainsi Maurice MAUCUER affirme que "c'est Marie la vraie raison, Marie qu'il faut sauver du déshonneur." C'est d'ailleurs l'explication que nous trouvons dans le roman lui-même :

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.165

Jamais les deux époux ne furent mieux unis que par cette défense ; unis dans une seule chair, la chair de leur petite fille ! Marie.¹

La dernière phrase suppose chez Thérèse un souci de sa fille, une tendresse physique même, un sentiment charnel de sa maternité. Or cet attachement se manifeste à deux seules occasions :

Je (Madame de la Trave) l'ai vue demeurer des soirées entières, assise auprès du berceau, se retenant de fumer pour regarder la petite dormir...²

et la nuit où elle est prête à se suicider :

Thérèse s'agenouille, touche à peine de ses lèvres une petite main gisante; elle s'étonne de ce qui sourd du plus profond de son être, monte à ses yeux, brûle ses joues : quelques pauvres larmes, elle qui ne pleure jamais!³

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.14

²Ibid. , p.108

³Ibid. , p.139

Si donc nous pouvons parler de défaite conjugale et même maternelle en raison de l'impression d'ensemble et de la quasi-totalité des sentiments de Thérèse manifestés, n'omettons pas ces dernières mises au point que Mauriac a évoquées pour que nous ne traitions pas Thérèse comme un monstre mais davantage une "victime" de son "milieu".

LA SOLITUDE

Tout au long du roman les mots qui évoquent la solitude sont multiples soit pour indiquer l'absence humaine par des expressions comme "désert", "pays perdu", soit par "solitaire", "seul", "solitude". En parlant du paysage landais c'est la première caractéristique qu'il nous a semblé devoir souligner, à savoir cet aspect de "bout de monde" de la petite localité d'Argelouse, oubliée sur tous les guides touristiques. D'autre part, cette intervention de la nature qui vient combler le vide causé par l'absence humaine la met en même temps en évidence. Faute de compagnons humains, Thérèse se tourne vers les pins, ouvre son coeur au vent, à la pluie... Les hommes, en effet, ne réservent à Thérèse que de l'indifférence et de l'hostilité... sa solitude est extrême.

Petite enfant, Thérèse n'avait pas la chance de connaître sa mère, décédée peu de temps après sa naissance. Or une mère ne se remplace pas surtout quand on pense qu'elle a une relation intime avec son enfant pendant tous les neuf mois qu'elle le porte en elle. Si l'on ajoute à la perte de la mère le caractère du père, l'on peut deviner que l'intimité familiale qu'a connue Thérèse devait être bien déserrée... En tant que politicien, son père disposait de très peu de temps à consacrer pour sa fille. Bien vite qu'il l'a envoyée au lycée, et pendant les vacances à Argelouse, d'un côté lui permettant de faire des études solides et de l'autre la rapprochant dans sa jeunesse de Bernard Desqueyroux. A défaut d'amour, il lui a permis de développer son intelligence, l'a armée de diplôme, la poussant à réaliser en elle "un type d'humanité supérieure"¹, dont lui se posait en exemple. Or en faisant son portrait, nous avons évoqué quel triste exemple, il constituait. Et cette formation, lui donnant conscience "d'appar-

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.26



tenir à l'élite humaine"¹, au lieu de la rapprocher de ses compagnes, la sépare d'elles à cause de son orgueil. Le sentiment d'être supérieure aux autres ne peut que l'isoler, l'acheminer lentement vers la solitude. A Argelouse elle se plaît, ce qui donne bonne conscience à son père ; en fait, il ne s'est jamais demandé s'il était vraiment sage que la jeune fille fût, pendant ses vacances, livrée à la solitude et au silence, en la seule compagnie d'une vieille femme sourde, le dévouement de tante Clara n'est, certes, pas mis en doute, mais il est insuffisant pour briser la solitude naissante de Thérèse.

Il y a aussi l'amitié avec Anne à laquelle Thérèse fait souvent allusion. Cependant il faut signaler combien cette amitié restait imparfaite, combien ces deux jeunes filles étaient différentes...

Anne avait-elle un seul des goûts de Thérèse? Elle haïssait la lecture, n'aimait que coudre, jacasser et rire. Aucune idée sur rien, tandis que Thérèse dévorait du même appétit les romans

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p. 26

de Paul de Kock, les Causeries du lundi, l'Histoire du Consulat, tout ce qui traîne dans les placards d'une maison de campagne. Aucun goût commun, hors celui d'être ensemble durant ces après-midi...¹

L'amitié avec Anne est toujours en deça de l'attente de Thérèse : elle éveille chez elle, quand Anne l'a quittée le soir, une étrange angoisse.

Tu viendras demain?

Oh! non ; pas tous les jours...

Reviens quand le coeur t'en dira... quand tu n'auras rien de mieux.

...Thérèse revenait à la maison.

...Qu'était-ce donc que cette angoisse? Elle n'avait pas envie de lire ; elle n'avait envie de rien ; ...elle errait...un peu hagarde...²

Ces quelques mots évoquent les limites de leur amitié et dévoilent le vrai sentiment de Thérèse: sa solitude intérieure que la fréquentation d'Anne ne peut faire oublier que momentanément. Anne est incapable de répondre aux exigences de Thérèse parce qu'elle ne comprend pas que cette dernière n'a qu'une

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, pp.34-35

²Ibid. , pp.36-38

seule amie. Ainsi Thérèse est inévitablement déçue et cette déception se muera, dès qu'Anne sera amoureuse d'Azévédo, en jalousie. Va-t-elle perdre sa seule confidente, même si imparfaite soit-elle? Non, elle ne veut s'engager dans la solitude totale. C'est ainsi que Thérèse, en parlant plus tard de son mariage, signale qu'une de ses motivations est de se rapprocher d'Anne, en épousant son frère.

Ainsi le chemin de Thérèse est tracé dès son enfance, sa jeunesse, et la solitude l'accompagnera toute sa vie : "condamnée à la solitude éternelle". Mais si étonnant que cela puisse paraître, c'est Thérèse elle-même qui est responsable de cette solitude. Un jour où elle s'apprête à exposer sa situation à Anne, elle se fait la réflexion suivante : "elle ne comprendrait pas que je suis remplie de moi-même, que je m'occupe tout entière"¹. C'est là le terrible secret : l'enfer de Thérèse, c'est elle, elle seule ; elle est sa propre prison, et le plus terrible c'est que cet enfer, elle l'aime. Thérèse

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, .

ne semble pas s'ennuyer en elle-même ; sa vie terrible la captive mieux que ne ferait un roman :

quel récit n'eût paru fade à Thérèse, au prix de sa vie terrible? Peut-être mourrait-elle de honte, d'angoisse, de remords, de fatigue, mais elle ne mourrait pas d'ennui.¹

C'est à cette lumière qu'il faut éclairer ses comportements. Avant son crime, avant son mariage, nous devinons qu'elle était déjà tout occupée d'elle-même. Sa vie est une constante et maladroite affirmation, ou plutôt une revendication de soi. Des autres, elle guette un regard, une attention ; elle veut exister à leurs yeux, être importante pour eux ; mais elle entend rester libre, elle refuse d'être réduite par les autres au rôle qu'ils lui assignent. Le spectacle des autres, de leur bonheur, ou de leur vie médiocre, la renvoie aussitôt à elle-même.

Le jour du grand incendie de Mano, c'est l'affolement général dans la famille. On craint la

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.24

destruction des propriétés. Aussi Bernard, hors de lui, double sa dose habituelle de médecine. Thérèse assiste à cet affolement, est témoin du geste de son mari :

elle ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame, comme de tout drame, autre que le sien.¹

Quand elle voit pour la première fois la photo d'Azévédo que lui envoie Anne :

Thérèse leva les yeux et fut étonnée de sa figure dans la glace. Il lui fallut faire un effort pour desserrer les dents, avaler sa salive... : elle (Anne) connaît cette joie... et moi? pourquoi pas moi?²

Le cri du coeur, qui revient à deux autres reprises, nous montre bien que Thérèse est prisonnière d'elle-même. Elle est incapable de sortir vraiment d'elle-même ; incapable de s'ouvrir aux autres. Comment, s'ils en avaient le désir, pourraient-ils,

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.112

²Ibid. , pp.53-54

comme elle le souhaite, la regarder, l'écouter et la comprendre? On ne lit rien dans ses yeux, on ne sait pas ce qu'elle pense, et elle ne sait pas ou ne veut pas dire son secret. "Ne pas se trahir."¹ Voilà le "jeu" auquel s'entraîne Thérèse pendant son voyage de noces : duper son mari, ne pas lui laisser voir sa déception, garder pour elle seule son chagrin, ne rien livrer d'elle à l'autre. Jeu vraiment? Ou repli d'un être blessé qui cache sa souffrance? Réflexe de douleur? Réflexe de pudeur? La dissimulation semble chez Thérèse une attitude instinctive. Elle masque à son amie sa peine de ne la voir pas venir aussi souvent qu'elle le désire : "Oui, oui... surtout ne t'en fais pas une obligation ; reviens quand le coeur t'en dira..."² Elle masque à Bernard l'insatisfaction de son corps. Elle ne laisse rien voir à Azévédo de son désarroi, de ses complications:

que pouvait-il comprendre à cette simplicité trompeuse, à ce regard direct, à ces gestes jamais hésitants?³

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.45

² Ibid. , p.37

³ Ibid. , p.102

Volontairement ou non, Thérèse ne donne jamais d'elle qu'une image mensongère. Ce perpétuel mensonge de son visage, de ses paroles, de son corps, comment permettrait-il aux autres, à Bernard par exemple, de comprendre qu'elle souffre, qu'elle est la plus démunie des femmes et la plus désemparée? Elle si assurée en apparence, si raisonnable? Chacun songe plus à se défendre d'elle qu'à la défendre. Telle la réflexion de Madame de la Trave : "Je fais semblant de ne pas entendre."¹ Quant à Bernard : "Je ne te répondrai pas : quand tu te lances, le mieux est d'attendre que ce soit fini."² Ainsi le fossé entre Thérèse et son entourage ne peut que s'amplifier, surtout si on y ajoute en plus, la pression familiale (que nous avons longuement évoquée), qui veut ramener Thérèse à sa juste place au sein de la famille.

Il semble que la fumée dont aime s'entourer Thérèse, "elle fume comme un sapeur",³ soit aussi

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.107

²Ibid. , p.58

³Ibid. , p.38

comme un voile, léger et mobile, dont elle enveloppe sa rêverie solitaire. Cette jeune femme, que nous ne voyons jamais accomplir la moindre tâche manuelle, fume sans doute pour tromper son inaction et peut-être, sa nervosité. Dans la chambre où Bernard l'a condamnée à vivre, Thérèse, totalement inoccupée, fume plus que jamais ; sa manie déjà ancienne s'aggrave en même temps que sa solitude et son désœuvrement : "il fallait... que la chambre baignât dans une brume qu'avait aspirée et rejetée sa bouche".¹ S'emplir la gorge et le nez de cette brume, "sans cesse toucher cette petite chose sèche et chaude"², lui procure d'abord une satisfaction sensuelle, peut-être la sensation d'une présence. Mais domine apparemment le plaisir de s'enfermer dans sa rêverie, d'estomper dans le brouillard de tabac la réalité qui l'entoure. Comment expliquer autrement que, la nuit venue, ses cigarettes ne lui soient plus nécessaires? Thérèse n'aime pas fumer dans le noir.

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.155

² Ibid. , p.154

LE VICE , LE CRIME

Une fois de plus, observons Thérèse dans sa jeunesse :

Le lycée...m'apparaît comme un paradis...
Pure, je l'étais : un ange, oui! mais un
ange plein de passions. Quoi que prétendissent
mes maîtresses, je souffrais, je faisais
souffrir. Je jouissais du mal que je causais
et de celui qui me venait de mes amies ; pure
souffrance, qu'aucun remords n'altérerait...¹

Ces paroles, imprégnées de sadisme, sont bien celles de Thérèse pendant ses études au lycée. Alors que ses maîtresses ne se lassent pas en louanges, elle-même reconnaît cet aspect étrange de son caractère, qui la pousse à faire souffrir les autres et à éprouver du bonheur dans sa propre souffrance. De même pendant ses vacances à Argelouse, son amitié avec Anne est l'occasion, d'une joie assez "trouble". Comme nous l'avons signalé à propos de la solitude, entre Anne la raisonnable et Thérèse

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux,

la passionnée, l'amitié était très mal partagée. Elle l'a aimée d'une amitié trop ardente et trop exclusive. Et cela peut expliquer la véritable jalousie qu'elle ressent à Paris quand elle apprend qu'Anne est amoureuse d'Azévédo, qu'elle est heureuse sans elle, qu'elle aime d'un amour partagé, bonheur qui lui est, à elle-même, refusé. Cette jalousie, jointe aux traces de sadisme que l'on a décelées en elle, éclaire l'acharnement qu'elle met à piquer une épingle à la place du coeur sur la photographie d'Azévédo, puis à la déchirer :

J'ai pris l'épingle, j'ai percé la photographie de ce garçon à l'endroit du coeur -non pas furieusement, mais avec calme et comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire ; aux lavabos, j'ai jeté la photographie ainsi transpercée ; j'ai tiré la chasse d'eau...¹

Etrange conduite et premier meurtre de Thérèse, un meurtre en effigie. Meurtre passionnel apparemment, né d'une amitié déçue, d'un mouvement de jalousie, et de la souffrance surtout de voir

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.61



éclater chez Anne une joie amoureuse qui lui est refusée. Mais la jalousie seule n'explique pas sa conduite puisqu'elle ne s'acharne pas avec rage sur la photo ; elle agit calmement, lentement, pour profiter au maximum de la "destruction" de ce rival. N'est-ce pas là aussi les traces d'un plaisir sadique qui dénotent une certaine perversion ? Le rôle qu'elle va jouer désormais entre Anne et Jean n'est pas moins criminel dans ses intentions : il s'agit de détruire encore, de briser la passion d'Anne, de lui prouver "que le bonheur n'existe pas"¹ ; de la désespérer autant qu'elle désespère elle-même ; de la ramener jusqu'à elle, ou du moins, jusqu'à la même vie médiocre. Elle va accomplir cette tâche sans haine et sans fureur, comme un devoir, méthodiquement, adroitement, au nom de la famille. Thérèse révèle dans son entreprise de grandes qualités manoeuvrières : elle est diplomate, elle est stratège ; patiente et persévérante ; impitoyable ; ne pleurant que sur sa propre souffrance.

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.61

D'un souvenir de cette période, Thérèse instinctivement s'écarte, s'efforce de ne pas le voir ou veut le croire secondaire :

Ici, Thérèse hésite ; s'efforce de détourner sa pensée de ce qui se passa dans la maison d'Argelouse, le surlendemain du départ de Jean : Non, non, songe-t-elle, ... Je n'ai pas de temps à perdre sur des pistes qui ne mènent à rien.¹

Cette résistance doit nous paraître significative : la force que met Thérèse à reculer devant ces images, mesure l'importance de ce qui s'est passé. La lettre de rupture qu'elle a écrite avec Jean, en voici devant elle le résultat : Anne, folle de douleur, courant de nuit à Vilméja, frappant des poings à la porte, s'effondrant sur le seuil de la maison déserte, d'où Jean depuis deux jours est parti. Ce coup qu'elle a porté à distance, presque distraitemment, Thérèse en a sous les yeux les plaies. Elle ne sera plus jamais la même : parce qu'il n'est plus d'entente possible entre Anne et elle ; mais surtout parce qu'

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.97

elle vient de comprendre de quel mal elle est capable.

Ainsi la première victime, du mal inné en Thérèse n'est pas vraiment Azévédo, c'est davantage Anne. La deuxième victime sera Bernard et c'est Azévédo qui aura orienté les pensées de Thérèse à un moment crucial. Alors qu'elle rêvait d'un endroit où elle pourrait s'épanouir au milieu d'êtres qui l'eussent comprise, peut-être admirée, aimée, Azévédo est venu l'éblouir par des conversations brillantes, lui décrivant Paris, ses camaraderies, ce royaume dont la loi eût été de devenir soi-même.

Aussi quand elle rentrait chez elle, le soir, et qu'elle retrouvait Bernard revenant de la chasse, fatigué, uniquement préoccupé de manger, de dormir ou tout au plus de raconter en patois ses prises de la journée, de quelle chute n'avait-elle pas sensation! Ce fut pire après le départ d'Azévédo, quand on entra dans le grand silence de l'automne landais, sombre et pluvieux :

Dès que je l'eus quitté, je crus pénétrer dans un tunnel indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue ; parfois, je me demandais si j'atteindraisi enfin l'air

libre avant l'asphyxie.¹

Si jusqu'à l'apparition d'Azévédo, Thérèse avait trouvé son mari repoussant mais supportable, après ce passage, elle ne vit en lui que des signes de médiocrité et de vulgarité, et très vite elle ne supporta plus sa vie dans cette famille, où aucun échange n'était possible avec personne, depuis que les événements l'avaient séparée d'Anne. Pour comble de malheur, elle se sentait détachée de sa petite fille, comme de tout le reste, et...

Dans ce néant, Bernard prenait une réalité affreuse : sa corpulence, sa voix du nez et ce ton péremptoire, cette satisfaction...²

Sur lui surtout, se concentrait la haine d'un monde intolérable ; Thérèse n'avait cependant encore aucune idée de ce qu'elle était, au moment de commettre une tentative de meurtre par empoisonnement lent.

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, pp. 96-97

² Ibid. , p. 109

Comment allait-elle accomplir des actes aussi épouvantables, répétés et même bien préparés? L'auteur s'est appliqué à lui faire franchir cette énorme distance de manière progressive, sans qu'elle ait pleinement conscience de faire une chose monstrueuse. Au premier stade de ce cheminement criminel, elle est à peine coupable : un jour de grande chaleur, elle a vu Bernard, affolé par un lointain incendie de forêt, se servir une deuxième dose de médicament.

...elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue... Impossible que j'ai prémédité de me taire.¹

Puis elle a franchi un nouveau degré ; après avoir absorbé ces deux doses de médicament, Bernard a naturellement été malade ; alors Thérèse a été prise :

non d'une tentation horrible, mais d'une curiosité un peu dangereuse à satisfaire²; elle a fait tomber des gouttes de Fowler dans le verre de Bernard "pour en avoir le coeur net".³

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.112

² Ibid. , p.113

³ Ibid. , pp.113-114

"Je saurai, se disait-elle, si c'est cela qui l'a rendu malade. Une seule fois et ce sera fini." ¹

Elle s'est engouffrée dans le crime béant ; elle a été aspirée par le crime.²

A partir de ce moment, on ne suit les circonstances du crime que dans leurs grandes lignes, les deux tentatives d'empoisonnement faites pendant des jours, une première fois en août, puis de nouveau au début de décembre. On sait seulement qu'entre les deux, Thérèse

...traversait seule, un tunnel vertigineusement ; qu'elle en était au plus obscur ; qu'il fallait sans réfléchir, comme une brute, sortir de ces ténèbres, de cette fumée, atteindre l'air libre, vite! vite! ³

Et à la fin du roman, lorsque Thérèse est à Paris avec Bernard, au moment de la quitter, elle donne quelques précisions supplémentaires :

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.114

²Ibid. , p.114

³Ibid. , p.115

Le premier geste accompli, avec quelle fureur
lucide elle avait poursuivi son dessein!
Avec quelle tenacité!¹

Je ne me sentais cruelle que lorsque ma main
hésitait. Je m'en voulais de prolonger vos
souffrance. Il fallait aller jusqu'au bout,
et vite! Je cédaï à un affreux devoir.
Oui, c'était comme un devoir.²

Ainsi ce n'est pas une froide calculatrice,
lucide, insensible et cynique qui nous est présentée,
mais davantage une femme entraînée inconsciemment au
meurtre, dans une sorte d'aliénation. C'est ce que
déclare John Charpentier :

Mauriac discerne dans ses personnages
moins des coupables volontaires que
des victimes des circonstances...³

D'après ce point de vue, Thérèse ne serait
pas une coupable consciente mais davantage une victime
de son milieu. Mauriac lui-même dit :

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.177

² Ibid. , p.178

³ John CHARPENTIER, Le Mercure de France ,

Ame trouble et passionnée, elle est inconsciente des mobiles de ses actes.¹

Elle était une démente qui faisait exprès de ne pas compter les gouttes qu'elle faisait tomber dans le verre de son mari.²



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹François MAURIAC, Le Romancier et ses Personnages ; p.292

²François MAURIAC, Fin de la Nuit ; p.411